

Radio-Canada présente...

Number 72, April 1973

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/51446ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

(1973). Review of [Radio-Canada présente...]. *Séquences*, (72), 49–51.

RADIO-CANADA

présente . . .

Robert-Claude Bérubé

LE COEUR EST UN CHASSEUR SOLITAIRE

le jeudi 19 avril à 19 h 30



Ce n'est sans doute pas un très grand film, mais c'est un film qui a du coeur, ce qui est peut-être plus rare qu'on ne le croit. La jeune romancière américaine Carson McCullers avait écrit, sous ce titre, sa première oeuvre et l'on peut se permettre de la reconnaître dans le film sous les traits de Mick, l'adolescente montée en graine qui rêve d'une carrière artistique tout en se voyant forcée de vivre en milieu démuné. Mais le personnage principal est un sourd-muet, au nom ironique de Singer, que son handicap n'empêche pas de porter secours à des amis de rencontre, dont Mick, qu'il trouve curieu-

sement moyen d'aider dans sa recherche de culture musicale. Autour de Singer, c'est tout le climat d'une petite ville américaine du Sud qui est évoquée, avec le sens de l'atmosphère et l'approche des problèmes sociaux propres à toute une école littéraire américaine. L'on passe de la comédie au drame avec, ici et là, une touche de sentimentalisme sobrement ajoutée dans un tableau d'ensemble qui a la richesse et la variété de la vie. La mise en scène n'a rien de particulièrement original et se contente d'être fonctionnelle et efficace; le réalisateur, Robert Ellis Miller, avait d'ailleurs eu la pénible tâche de remplacer au pied levé un confrère préalablement engagé. Ce qui fait la force et l'unité du film cependant, c'est l'admirable interprétation d'Alan Arkin dans le rôle de Singer; privé de parole, il arrive à transmettre de façon exceptionnelle la gamme des émotions que parcourt son personnage; on se demande comment l'Oscar de l'interprétation a pu lui échapper, cette année-là.

GROS COUP À DODGE CITY

le jeudi 10 mai à 10 h 30

C'est un western pas comme les autres; la traditionnelle partie de cartes qu'on dispute, à l'occasion, au *saloon* devient ici le centre même de l'action, et la caméra quitte rarement ce décor restreint. Cinq amis ont l'habitude de se réunir une fois par année à Dodge City pour une homérique partie de poker. Cette fois-là, des étrangers arrivent à se mêler au jeu; des gens tout simples, un homme venu refaire sa fortune dans l'Ouest et sa jeune femme désolée par sa manie pour le jeu. C'est elle pourtant qui, après la défection du mari terrassé par l'émotion, prend sa place et détient bientôt une donne mirobolante qui lui permet de tenir tête aux cinq

enragés. L'anecdote est mince et ne tiendrait pas longtemps, si ce n'était de l'originalité et de la saveur de rebondissements. On aura compris que le traitement est avant tout humoristique et que le réalisateur, Frilider Cook, s'est ingénié à insuffler vie et bonne humeur à son film, bien secondé en cela par une impressionnante brochette de comédiens où l'on retrouve les noms de Joanne Woodward, Henry Fonda, Jason Robards, Charles Bickford, Burgess Meredith, Kevin McCarthy et Paul Ford. Notons que le titre original était plus spirituel que celui de la version française puisqu'il s'agissait d'un plaisant jeu de mots, *A Big Hand for the Little Lady*, soit une belle donne pour la jeune dame, élément-clé du film, ou, comme disent nos M.C. locaux, "une bonne main d'applaudissements pour la petite dame". J'appuie cette invitation ; la "petite dame" le mérite.

DES CLOWNS PAR MILLIERS

le jeudi 17 mai à 19 h 30



L'anti-conformiste est un personnage théâtral par excellence : sa seule présence au milieu d'un groupe permet de déceler des éléments de conflit et, pour peu que l'auteur sache écrire avec humour, la satire jaillit de

la confrontation entre cet esprit "libéré" et les représentants d'une société satisfaite. Murray Burns est donc un anti-conformiste ; après avoir abandonné une position lucrative mais aliénante à la télévision, il vit de l'air du temps en compagnie de son jeune neveu. Lorsque des représentants d'une agence sociale veulent lui enlever la garde de celui-ci, le conflit se noue. Ce n'est là que prétexte, bien sûr, à un dialogue brillant, fort théâtral ; c'est aussi l'occasion pour un producteur de Broadway, Fred Col, de faire ses débuts au cinéma tout en conservant ces affinités théâtrales. Les comédiens qui ont à faire un sort aux répliques, et qui le font d'ailleurs fort intelligemment, ont connu une carrière plus remplie sur scène qu'à l'écran ; ce sont surtout Jason Robards et Barbara Harris qui ont connu l'un et l'autre des triomphes sur les tréteaux de New York. Malgré toutes ces accointances avec le théâtre, et peut-être même à cause d'elles, le film tiré de la pièce de Herb Gardner demeure une oeuvre fort agréable, remplie de vie, de fantaisie et d'humour.

SCARFACE

le dimanche 17 juin à 23 h 30

Il sera intéressant de comparer ce classique du film de gangsters avec le plus récent *Godfather*. Il est certain que le traitement de Hawks est plus sec, moins entaché de sentimentalisme ; et puis *Scarface*, réalisé en 1932, c'est un peu le prototype du genre, c'est en tout cas le film qui a marqué dans toute cette série de productions inspirées par l'ère de la prohibition aux Etats-Unis. On sait que le personnage dont s'inspire le scénario, c'est Al Capone, le balafré, magnat du crime à Chicago, qui était encore vivant à l'époque du tournage du film. C'est donc de

gangstérisme saisi sur le vif qu'il s'agit ici, mais avec l'avantage de la transposition dans le style cinématographique d'un réalisateur à la forte personnalité. Le ballet-poursuite des voitures dans les rues mouillées, les affrontements bien réglés entre bandits, le climat des "speakeasies", c'est tout "l'underworld" d'une époque qui surgit à la lumière, dans la magie nostalgique du noir et blanc. *Scarface*, c'est Paul Muni, le meilleur acteur de composition des années trente.

GOUPI, MAINS ROUGES

le 24 juin à 23 h 30

C'était la période de l'occupation en France; les cinéastes français se voyaient forcés de se réfugier dans la fantaisie, l'irréel ou se résignaient à oeuvrer tant bien que mal dans des genres traditionnels. Quelques débutants arrivaient pourtant à faire leur marque; ce fut le cas de Jacques Becker, auteur de ce *Coupi, Mains Rouges*, après une tentative dans le policier classique. Les Goupi sont une famille de paysans où chaque membre est affublé d'un surnom caractéristique, il y a Goupi l'Empereur, Goupi Dicton, Goupi Mes Sous, Goupi Tisane et autres. Avec ce film, Becker affirmait déjà ce qui allait être sa spécialité stylistique, une attention minutieuse, presque maniaque, à l'étude de milieu. L'intrigue, vaguement policière, passe au second plan pour céder la place à l'étude des personnages, de leurs particularismes, des relations qui s'établissent entre eux, de ce monde fermé qu'est la paysannerie dans un village isolé, clos sur lui-même. L'irruption d'un membre de la famille, devenu étranger pour avoir vécu quelque temps à Paris, Goupi Monsieur, permettra l'éclosion d'un drame où chacun se montrera tel qu'il est. La distribution compte quelques-uns des meilleurs comédiens français de l'époque.

LA DOLCE VITA

le dimanche 1er juillet à 23 h 30



Film-charnière dans la carrière de Fellini, film scandale en son temps, *La Dolce Vita* est devenu avec le temps un de ces classiques du cinéma qu'on ne se lasse pas d'étudier, tant la matière et la forme en sont riches. A travers les expériences d'un journaliste romain, on a droit à un véritable enfer de Dante traité à la moderne dans le style baroque propre à l'auteur. Un monde angoissé, déchu, moralement dissolu s'agite sous le regard d'un observateur apparemment indifférent, tenté par cette vie de plaisirs faciles et pourtant ouvert à autre chose, cette autre chose qui est encore signifiée par la présence diaphane et pure d'une adolescente, vision qui disparaîtra ensuite des films de Fellini ou ne reviendra que pour être ridiculisée. A la frontière du néo-réalisme poétique de *La Strada* et des *Nuits de Cabiria* et de l'exubérance visionnaire de *8½*, *Juliette des Esprits* ou *Satyricon*, *La Dolce Vita* reste la réflexion définitive du cinéaste sur le monde qui l'entoure avec ses dérèglements et ses angoisses, ses illusions et ses espoirs. Cri de détresse ou ricanement tragique, c'est le spasme d'un monde à son agonie.